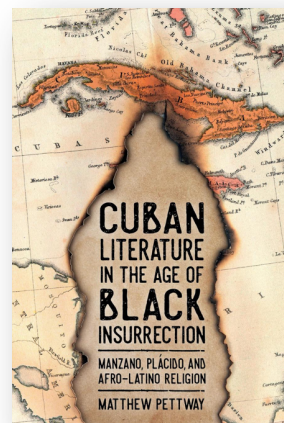




PETTWAY, Matthew (2020). *Cuban Literature in the Age of Black Insurrection: Manzano, Plácido, and Afro-Latino Religion*. Jackson: University Press of Mississippi, 325 p.



Les spécialistes de l'histoire coloniale cubaine ont consacré de nombreuses études à Juan Francisco Manzano et Gabriel de la Concepción Valdés, alias Plácido. Une large tradition historiographique, depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, a véhiculé une approche eurocentrée et dichotomique au sujet de ces deux poètes mulâtres, souvent confrontés dans le but d'offrir une vision rassurante des Afro-descendants. En effet, Juan Francisco Manzano, auteur de l'unique autobiographie d'un esclave dans le monde hispanique, est né dans la servitude et a connu l'enfer de la plantation. Il fut libéré par le cénacle de Domingo del Monte, en échange du récit de sa vie, afin de défendre certaines des aspirations du réformisme créole, à savoir l'arrêt de la traite négrière tout en préservant l'institution esclavagiste. Plus clair de peau et né libre, Plácido, le poète le plus prolifique de son époque, incarnait une figure moins docile que Manzano et représentait un péril pour l'ordre social colonial basé notamment sur la "pigmentocratie". Dans son ouvrage, Matthew Pettway s'inscrit en nette rupture face à cette vision manichéenne et entend démontrer que Manzano et Plácido partageaient des valeurs et des stratagèmes discursifs communs eu égard à leur approche de l'esthétique hispano-catholique qui sous-tendait, en fait, une spiritualité d'origine africaine.

La conspiration de La Escalera constitue le point d'ancrage de cette rencontre entre les deux mulâtres que l'auteur n'hésite pas à qualifier de "complices" dans le cadre des mouvements séditieux complexes et radicaux survenus en 1843, dont le but, si l'on en croit les autorités coloniales, était d'"exterminer la population blanche" et d'obtenir l'abolition de l'esclavage. Au terme du procès qui s'ensuivit en 1844, Plácido fut exécuté en tant que principal dirigeant de la conspiration, tandis que la vie de Manzano fut épargnée au prix d'une réduction au silence dans les années postérieures. Les graves accusations à l'encontre de Manzano et Plácido montrent la crainte ressentie par les élites hispano-cubaines vis-à-vis d'écrivains d'ascendance africaine qui ne se distinguaient pas seulement par leur alphabétisation, rare à l'époque, mais aussi et surtout en raison de la teneur subversive de leurs actes et de leurs discours.

Les poètes, tous deux baptisés, ne renièrent pas forcément leur filiation contrainte avec l'Église Catholique. Cependant, si leurs écrits regorgent de références



à la religion du Christ, ce fut moins par conviction que pour éluder la censure. Il leur était difficile de souscrire —compte tenu de leur appartenance socio-raciale— à la souffrance rédemptrice prônée par le christianisme. De ce fait, ils utilisèrent les traits symboliques de cette tradition religieuse afin d'esquisser, en filigrane, une inspiration spirituelle d'origine africaine à même d'assurer la libération, tant réelle que figurée, des Afro-descendants. Voilà résumées, à grands traits, les prémisses et les promesses du livre objet de cette recension.

J'ouvre une parenthèse qui, me semble-t-il, s'impose même si elle est d'ordinaire ignorée dans ce genre d'exercice. Matthew Pettway est Afro-descendant et —ce n'était pas donné pour acquis— s'inscrit dans une parenté historiographique, encore trop inexplorée, dont l'objectif est de (re)donner une voix aux sans-voix, aux "damnés de la terre", pour le dire comme un Martiniquais célèbre. Dans les cas de Plácido et Manzano, il s'agit de restituer un propos plus conforme à leurs écrits que celui qu'ont bien voulu leur attribuer leurs biographes consacrés, bien souvent euro-descendants, et de leur consentir une *agentivité* en dehors des schémas rhétoriques dominants.

Pour ce faire, Pettway élabore une théorie qu'il nomme "littérature coloniale transculturelle" (p. 7) dans le but d'établir de nouveaux cadres d'analyse qui donnent un sens conjoint au corpus de textes hétéroclites produit par les deux poètes. Ces derniers eurent recours à une esthétique de l'euphémisme empreinte d'allusions aux cosmologies Bakongo et Yoruba, systèmes de croyance originaires d'Afrique. S'il prend soin de replacer Manzano et Plácido au sein d'une tradition diasporique et antiesclavagiste de l'Atlantique africain, Pettway situe les deux poètes afro-cubains à l'avant-garde d'une critique décoloniale qui érige la spiritualité d'inspiration africaine au rang d'épistémologie de la liberté, en marge du pouvoir créole blanc.

Une fois cette généalogie établie, Pettway avance une méthode afin de décrypter les échos symboliques entre catholicisme et croyances d'origine africaine dans les écrits de Plácido et Manzano. La notion de *transculturation*, élaborée par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz, sert de socle conceptuel à la théorie de l'auteur qui souligne que Manzano et Plácido ont su faire dialoguer la doctrine catholique et les rituels ancestraux africains selon une approche pluriverselle. Cet enchevêtrement de cosmologies dément la lecture assimilationniste de nombreux critiques qui ont généralement déchiffré les écrits des deux poètes sous l'angle du mimétisme et de l'acculturation vis-à-vis de la culture hispano-créole. Toutefois, la poésie et la prose de Manzano et Plácido, par le biais de techniques de camouflage, sont marquées par la transdisciplinarité et ouvrent de nouvelles perspectives qui placent la spiritualité africaine au cœur de leurs trajectoires vitales.

Après une introduction dense qui présente certaines des clés analytiques de son ouvrage, Pettway se penche précisément, dans le cadre des deux chapitres qui suivent, sur les péripéties qui jalonnent les vies des deux protagonistes et qui mettent en lumière leurs places respectives au sein de la société esclavagiste et racialisée de Cuba.

Juan Francisco Manzano —de la même manière que Gabriel de la Concepción Valdés— faisait partie d'un contre-public en gestation dont les stratagèmes rhétoriques le situent au-delà des balises blanches délimitées par le groupe de

Domingo del Monte. La lecture “entre les lignes” de l’*Autobiographie* à laquelle s’adonne Pettway ne peut guère se dissocier de la construction de Manzano en tant qu’homme mulâtre et esclave au sein de la société esclavagiste et catholique cubaine. Le baptême des esclaves constituait une arme d’assimilation ayant pour fin de gommer d’autres systèmes de croyance, potentiellement subversifs. De plus, cette pratique représentait un instrument performatif dont le propos était notamment d’asseoir et de justifier les différences raciales. Si Manzano a, dans une certaine mesure, tiré bénéfice des privilèges octroyés par le catholicisme, il avait conscience du contrôle symbolique et racial que cette doctrine renfermait. L’image du bon catholique qu’il semble véhiculer dans le récit de sa vie le mettait à l’abri d’éventuelles remontrances de la part de son lectorat blanc. Il n’en reste pas moins que le poète mulâtre doutait des vertus du catholicisme eu égard à la possibilité d’émancipation des esclaves afro-descendants. Du reste, sa poésie religieuse met en évidence les frontières socio-raciales prescrites par le christianisme. Le martyre et la rédemption s’avéraient inaptes à libérer les corps des esclaves, de sorte que leur salut devait s’inscrire dans des répertoires religieux et culturels d’une autre nature, dans une subjectivité dépassant la dichotomie de l’esprit et de la chair, laquelle légitimait la dégradation spirituelle et physique des esclaves.

Comme nous l’avons déjà signalé, les débats autour de la figure de Plácido sont légion dans l’histoire culturelle et littéraire cubaine. Ses biographes, s’appuyant sur une lecture partielle —et, par conséquent, partielle— de son œuvre poétique pléthorique, ont eu tendance à l’assimiler à la culture hispano-catholique. Fruit de l’union entre une mère espagnole et un père mulâtre, Gabriel de la Concepción Valdés fut abandonné à sa naissance dans un orphelinat catholique. Son acte de baptême spécifiait qu’il était “apparemment blanc”, même si son phénotype démentait cette assertion. Durant une bonne partie du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles, les spécialistes de Plácido se sont servis de son métissage pour tempérer son ascendance africaine et ont forgé le portrait d’un “poète chrétien” pour le fondre dans l’imaginaire colonial blanc. La résignation qui peut transparaître dans certains de ses vers fut souvent utilisée afin de passer sous silence son caractère subversif et le dépeindre selon des attributs en phase avec les mythes chrétiens. Si Plácido s’inscrit sans nul doute dans cette tradition, Pettway suggère qu’il ne convient pas d’envisager sa religiosité selon une perspective strictement catholique. L’auteur met en balance la poésie dévote de Plácido et ses satires raciales dans le but de déconstruire l’idéologie de la suprématie blanche dont semble être porteuse son œuvre. Derrière son éloge de l’Église catholique —manœuvre visant à dissimuler ses intentions révolutionnaires auprès de ses lecteurs blancs— affleurent en fait des références à la spiritualité africaine qui mettent à mal l’image d’un “mulâtre tragique” qui aurait renié sa négritude, même si ce terme renvoie à une temporalité ultérieure à la sienne.

Plácido partageait cette transculturalité religieuse —qu’elle soit feinte ou/et sincère— avec son camarade d’infortune, Juan Francisco Manzano. Celui-ci, profondément affecté par la mort soudaine de sa mère, fit en sorte de lui dédier plusieurs messes funéraires. La vie n’ayant que peu de valeur dans des plantations marquées par la violence extrême à l’endroit des esclaves, les Afro-cubains s’employèrent à assurer leur place dans l’au-delà en célébrant la mort. Ces céré-

monies funéraires, qui se basaient sur les pratiques religieuses des maîtres, accordaient néanmoins un espace conséquent à la spiritualité d'inspiration africaine. L'œuvre syncrétique de Manzano, où se mêlent saints catholiques et divinités Yoruba ou Bakongo, ne constitue aucunement une inféodation à l'égard des rites catholiques et encore moins une indifférence vis-à-vis des croyances d'origine africaine. En outre, dans la prose transculturelle de Manzano, les saints catholiques —contrairement aux romans du groupe réformiste créole rédigés au cours des années 1830— sont porteurs d'une valeur émancipatrice. Plusieurs de ses poèmes comprennent nombre de tropes romantiques, à l'image des rêves, qu'il revisite en leur assignant une dimension libératrice héritée de la cosmologie Bakongo. Il s'agissait, pour Manzano, d'envisager la liberté et le salut en dehors du cadre de référence ecclésiastique qui renvoyait dos à dos oppresseurs et opprimés au nom de la rédemption et de la pénitence.

La poésie de Plácido transcendait également l'idée chrétienne d'une rédemption des Afro-descendants. Son engagement auprès des confréries religieuses afro-cubaines —les *cabildos*— corrobore l'idée d'une dissimulation des rituels d'inspiration africaine dans ses poèmes dont la radicalité, selon Pettway, ne fait aucun doute. Car, à ses yeux, Plácido, tant par son esthétique poétique que par ses pratiques sociales, s'inscrivait dans un combat anticolonial et antiesclavagiste sans précédent. Sa poésie indigéniste, par exemple, n'avait pas pour unique dessein de critiquer l'ordre impérial espagnol —à l'instar des réformistes créoles—, elle impliquait aussi un projet politique contraire aux intérêts esclavagistes. Là encore, la filiation transculturelle entre le génocide des indigènes et le sort des esclaves à Cuba est suggestive. La "poétique de la conspiration" de Plácido, comme l'appelle Pettway (p. 196), faisait des adeptes au sein des communautés noires et mulâtres de la région occidentale de Cuba, auprès desquelles il jouissait d'une autorité grandissante et, pour ainsi dire, sacrée. Cette quête révolutionnaire s'ancrait sur la puissance de la prophétie, s'organisait au sein des *cabildos* et s'entérait symboliquement dans les serments de loyauté des rebelles afro-descendants.

Il est intéressant de souligner, avec Matthew Pettway, que la "poétique de la conspiration" fut discernée par les autorités coloniales espagnoles. Lors du procès de La Escalera, les interrogatoires de Plácido et Manzano évoquèrent clairement l'existence d'une "poétique faisant allusion à des projets contraires à la tranquillité et à la sécurité de l'île" (p. 237), ce qui signifie que les fonctionnaires coloniaux souscrivaient au pouvoir subversif de la poésie. L'une des affirmations les plus originales de Pettway concerne l'implication supposée de Juan Francisco Manzano dans le cadre de la conspiration, alors que les historiens l'ont généralement déchargé de toute faculté de résistance. Aux yeux de Pettway, qui se livre à une libre interprétation de documents de la commission militaire en charge du procès, l'auteur de *La Autobiografía de un esclavo* aurait joué un rôle actif et collaboré de façon étroite avec Plácido. S'il admet les difficultés d'interprétation des interrogatoires à la charge de fonctionnaires coloniaux et caractérisés par les tentatives de dissimulation des deux poètes incriminés, l'auteur propose une lecture "entre les lignes" et "depuis la périphérie" (p. 239) d'un récit officiel racialisé et chargé de silences. Il est vrai que Plácido et Manzano se rencontrèrent pour la première fois en 1839 à La Havane et qu'ils se lièrent d'une amitié sincère. C'est

le témoignage de Plácido qui permet à Pettway d'attester que Manzano participa bel et bien au projet révolutionnaire dans la mesure où il prit part à des réunions clandestines dans la maison de Plácido auxquelles participèrent d'autres rebelles.

En dépit de cette convergence d'intérêts eu égard à la cosmologie d'origine africaine, Plácido et Manzano ne partageaient pas forcément le même agenda politique. Alors que Manzano aspirait à l'émancipation des esclaves, Plácido portait un projet révolutionnaire en faveur de l'indépendance de Cuba. Pettway affirme que lors du procès, Plácido n'eut de cesse de dédouaner les Afro-descendants et de nier leur protagonisme véritable afin de protéger la cause révolutionnaire. Mis en perspective, le témoignage de Plácido, en écho avec le double sens religieux de sa poésie, montrait qu'il était en effet, selon Pettway, l'architecte d'un projet anticolonial conçu "à travers le prisme transculturel d'une spiritualité atlantique africaine" (p. 263).

Cuban Literature in the Age of Black Insurrection a le mérite de proposer une lecture fine et attentive des œuvres de deux poètes dont les destins croisés s'inscrivent dans le paradigme inauguré par la Révolution haïtienne. L'approche interdisciplinaire sophistiquée de Matthew Pettway ouvre de nouveaux champs d'analyse pour les études coloniales cubaines. D'autre part, la dimension militante de son étude peut se révéler à double tranchant. Lorsqu'il pare cette subjectivité d'un arsenal analytique transdisciplinaire complexe, comme c'est souvent le cas, Pettway parvient à convaincre le lecteur, même le plus averti, de la validité de ses démonstrations. Toutefois, cet engagement louable ne l'épargne pas de formuler, parfois, certaines théories qui ne sont pas toujours suffisamment étayées. On peut regretter, par exemple, que le contre-public dont font partie Manzano et Plácido ne soit pas mieux appréhendé et que la réception de leurs œuvres manque de références. On pourrait aussi se poser la question de la frontière entre analyse et conjecture, tant certains passages du livre forcent parfois le trait dans le but de soutenir la thèse liminaire de l'auteur. Il convient de signaler, en dernier lieu, que la bibliographie de Pettway, pourtant riche, démontre une prédilection pour les études produites sur le continent américain. Quoiqu'il en soit, ces légères critiques ne sauraient remettre en question la valeur indéniable d'une contribution remarquable dont l'une des grandes réussites aura été de replacer l'Afrique sur l'échiquier culturel de l'Atlantique colonial.

Karim GHORBAL
Université de Tunis El Manar, Túnès